

SOEUR MARIE JEAN-DE-PATHMOS, s.s.a. — *Les Soeurs de Ste-Anne. Un siècle d'histoire.* (Préface du Chanoine Lionel Groulx) Lachine, les Soeurs de Sainte-Anne, 1950. Tome 1er (640 pages) 1850—1900. 15 planches hors texte, ill., portr., fac-sim., cartes graphiques. 23.5 x 16.5 cm

Marie-Claire Daveluy

Volume 4, numéro 3, décembre 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801661ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801661ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1950). Compte rendu de [SOEUR MARIE JEAN-DE-PATHMOS, s.s.a. — *Les Soeurs de Ste-Anne. Un siècle d'histoire.* (Préface du Chanoine Lionel Groulx) Lachine, les Soeurs de Sainte-Anne, 1950. Tome 1er (640 pages) 1850—1900. 15 planches hors texte, ill., portr., fac-sim., cartes graphiques. 23.5 x 16.5 cm]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4(3), 444–446. <https://doi.org/10.7202/801661ar>

SOEUR MARIE JEAN-DE-PATHMOS, s.s.a. — *Les Sœurs de Ste-Anne. Un siècle d'histoire*. (Préface du Chanoine Lionel Groulx) Lachine, les Sœurs de Sainte-Anne, 1950. Tome 1er (640 pages) 1850—1900. 15 planches hors texte, ill., portr., fac-sim., cartes graphiques. 23.5 x 16.5 cm.

Les annalistes de nos couvents apportent depuis longtemps leur contribution à la littérature religieuse et historique de notre pays. C'est une tradition que nous faisons remonter à la fin du XVIIe siècle. Ne lit-on pas avec profit les *Mémoires* de Sœur Morin, écrits en 1697? Ne devons-nous pas à cette hospitalière de Ville-Marie, témoin oculaire véridique, le plus beau portrait peut-être de Paul de Chomedey de Maisonneuve? Qui ne s'attarde également autour des pages où revit le Québec de Monseigneur de Laval, dû à la mémoire fidèle de Mère Françoise Juchereau de Saint-Ignace, supérieure à l'Hôtel-Dieu de Québec, de 1683 à 1711? Ces deux moniales du régime français dirigent le défilé des religieuses écrivains d'origine canadienne. Ce groupe formé de femmes d'élite ne peut que susciter notre intérêt. Chaque annaliste s'est montrée, à travers les temps, ardente à servir la vérité sur les faits et sur les personnes. Toutes ont observé avec discrétion, sans doute, mais leurs yeux excellents perdaient peu de détails. Elles ont raconté, cité et jugé, non sans grâce, dans une langue fruste, mais parfois aussi imagée et bien rythmée. Leur plume devenait la pointe de cristal qui accroche au passage des reflets, en nimbe les fronts et révèle, dans les fonds de toile, un ciel d'orage ou de sérénité. La paix des couvents n'empêche point qu'on y perçoive les rumeurs du dehors, ni qu'on s'y imprègne de soleil ou de brume. Chaque fondation, d'ailleurs, constitue un drame en soi, une lutte souvent pénible. Des forces adverses respectables s'y donnent souvent libre jeu; la pauvreté s'établit à demeure, ajoutant au malaise causé par les résistances d'un milieu dont on secoue les routines, discerne les plaies, et bat en brèche l'action subversive. A ces divers points de vue, plusieurs fondatrices durent gravir une montée douloureuse.

A l'occasion du centième anniversaire de fondation de leur institut les Sœurs de Sainte-Anne décidèrent de présenter une nouvelle histoire de la congrégation. La monographie publiée en 1922 par l'abbé Élie Auclair commençait à vieillir, sans être périmée, car cette œuvre, bien construite, sincère, reflétant l'opinion générale de l'époque, reste une étape qui garde sa valeur dans l'histoire du sujet. Mais qui ne comprendra, en face des événements survenus depuis vingt-cinq ans et plus, que plusieurs chapitres devaient s'ajouter aux anciens? Ils intéresseraient à tant de points de vue: missionnaire, éducatif et pédagogique, biographique et même *hagiographique*. Je songe à la douce figure résignée de la fondatrice Mère Marie-Anne, enfin comprise, jugée et réhabilitée. Je me rappelle qu'en 1936, Monseigneur Georges Gauthier, alors archevêque-coadjuteur de Montréal, approuvait la récitation d'une prière en vue d'obtenir sa béatification... Somme toute, il fallait prévoir autour de l'histoire de l'institut, non un supplément, fût-il très substantiel, non une refonte des écrits antérieurs; il fallait recréer l'œu-

vre. Le recul des ans s'avérait suffisant depuis la fondation, pour en favoriser l'exactitude et l'impartialité. Les Supérieures chargèrent donc l'une de leurs religieuses, dont on connaissait les dons littéraires et la bonne érudition historique, de se vouer à la tâche d'auteur. Sœur Marie-Jean-de-Pathmos dut s'incliner, non sans éprouver une secrète détresse. Elle présentait des heures d'angoisse et d'hésitation autour de certains jugements à rendre. Elle prit conseil, n'en doutons pas, elle voulut s'appuyer sur l'autorité d'un maître-historien. Coïncidence heureuse, c'est à Vaudreuil, berceau de la Congrégation, qu'allait commencer son long dialogue avec le passé. Et Vaudreuil, c'était la résidence d'été du Chanoine Lionel Groulx, qui demeurait fidèle depuis sa jeunesse, aux paysages de soleil et d'ombres, aux flots de verdure, surgissant avec quelle grâce autour du cadre de la vieille seigneurie française. Notre grand historien accueillit en souriant ce nouveau disciple qui présentait si bien sa demande, son appel à l'aide. Sœur Marie-Jean-de-Pathmos obtint même la promesse d'une préface. Elle orne aujourd'hui le premier tome de son ouvrage. Elle en condense de façon saisissante et lapidaire les pages nombreuses, chargées de sens qui renouvellent la chronique d'une grande fondation.

Nous pouvons constater aujourd'hui ce que fut le labeur acharné, âpre, toujours difficile dans la poursuite de la vérité et de la justice, car cette religieuse apportait au tribunal de l'histoire un témoignage aussi sûr qu'émouvant. Il y fallait de l'adresse et de la finesse, un sens élevé du droit de chacun, un fond de bonté toujours en éveil. L'interprétation des documents devait maintenir son intelligence alertée, tout comme le choix des meilleurs textes demandait une lente assimilation de leur contenu. Les documents que nous livre la diplomatie sont sans doute d'un caractère indispensable pour fixer les événements, leur caractère légal, leur date, mais ils n'offrent point les troublantes difficultés d'interprétation des papiers privés, des correspondances... Comment y voir clair parfois, quand ceux-là mêmes, qui en tracèrent les mots, ne voyaient souvent les choses que d'un angle, et pas toujours du meilleur... ? L'impartialité pour l'historien, c'est une conquête sur lui-même, sur son tempérament, sur ses dispositions morales, qui ne s'achève jamais. Comment taire son indignation, véhémence parfois ? Comment mettre de la douceur autour de gestes dont la cruauté éclate ? Je ne puis qu'admirer le ton, l'accent, dont a usé sans cesse Sœur Marie-Jean-de-Pathmos dans un ouvrage qui compte six cent quarante pages. Les circonstances, critiques ou douloureuses, la trouvent toujours d'une âme égale, soucieuse de juger avec lenteur, afin de ne léser les bonnes intentions de personne. Les actes se jugent d'après les conséquences qui en résultent, mais les intentions qui les ont provoqués, quel délicat problème elles soulèvent ! Le style de l'auteur se ressent de sa consciencieuse attitude, de cette constante surveillance. Il ressemble au parcours, loin de tout écueil, d'une barque dont le pilote est connaissant, savant en son métier, habile, respectueux des vies dont il répond un moment. Il ne se dépense point en confidences inutiles. Il ne fait point briller un esprit pourtant vif et clair.

Il vise à ne dire que des mots d'un sens plein, adaptés à la situation. Il ne songe jamais à lui, mais à ceux-là seuls qu'il doit conduire à bon port. Sœur Marie-Jean-de-Pathmos possède une profonde compréhension du rôle qui échoit à l'écrivain en face de telle ou telle œuvre à créer. Jointe à son talent de bien dire, elle nous a donné une œuvre d'une simplicité harmonieuse où la vérité de l'histoire se meut bien à l'aise. Je ne cacherais point qu'ici et là, une émotion intérieure intense vibre sous les mots, et qu'ils tranchent alors sur cet extraordinaire maîtrise de soi dont témoigne le récit de l'auteur et qui en fait un historien-né. Même au point de vue technique, tout apparaît d'une belle solidité. Les notes et les références, rejetées à la fin de l'ouvrage sont précises, bien appuyées sur les documents. Elles couvrent cent trente-huit pages. La bibliographie pourrait néanmoins s'enrichir de plus de sources, et il eût mieux valu donner le titre des articles de revues, et non la simple liste des revues parcourues. Peut-être une fois le livre refermé, voyons-nous se dresser une dernière fois devant nous, dominant tous les faits, tous les récits et chassant les ombres, le visage recueilli et mélancolique de la fondatrice, Mère Marie-Anne. Le mot du Christ s'encadre autour du cadre d'or pur que l'auteur lui a créé: "Celui qui s'abaisse sera élevé". L'histoire du douloureux martyre de cette religieuse est vraiment poignante. L'humilité, non celle qu'on s'imagine parfois pratiquer, mais celle que les autres vous imposent et qui reste comme telle inaccessible à tant d'âmes pourtant élevées, fut la vertu vécue jusqu'à l'héroïsme, pendant une vie religieuse de trente-sept années, par une fondatrice canadienne qu'on n'a pas assez exaltée. Ce prodige de silence, d'effacement, d'abaissement, parce que tel était le bon vouloir divin, nous fait toucher à un sommet de la vie spirituelle. Les saints seuls voient leur moi s'abolir ainsi. Les normes actuelles de la sainteté dont vient de parler le carme savant, le Père Gabriel de Sainte-Marie (*Études carmélitaines*, Paris, 1949) signalent cet état d'âme par excellence. Le religieux, à maintes reprises, cite la définition de la sainteté présentée par le pape Benoît XV: "La sainteté consiste proprement dans la seule conformité au divin vouloir, et celle-ci s'exprime dans le continu et exact accomplissement de son propre devoir."

Sans vouloir anticiper en quoi que ce soit sur le jugement de la Sainte Église, je suis bien tentée de rapprocher cette "concrète" notion de l'héroïcité des vertus de la vie d'abaissement si longtemps supportée par Mère Marie-Anne, parce que Dieu le voulait ainsi.

Sœur Marie-Jean-de-Pathmos, grâces vous soient rendues pour avoir révélé à tous, dans sa vérité naturelle et surnaturelle, ce visage de lumière caché sous le boisseau!

Marie-Claire DAVELUY